Le nouvel hôpital
déjà suranné ?

par Françoise Tétu de Labsade

LES GENS SIMPLES qu'un solide bon sens arme contre les vicissitudes de la vie se doutent bien que les intellectuels sont parfois déphasés ; ils disent ne rien ignorer de la nouvelle écriture, ont tous tâté de la nouvelle gauche, ou de la nouvelle droite, sont des experts en nouvelle cuisine, mais peuvent paraître de parfaits béotiens quant ils prennent d'un pas incertain le train-train quotidien. Ils ignorent tout, par exemple, des nouveaux hôpitaux : pourtant, quoi de plus pratique que d'avoir à sortir sa castonguette, telle une banale carte de crédit, pour un petit séjour à l'hôpital : tout est précis, prévu, organisé. Aucune surprise, c'est écrit dans l'opuscule que l'on glisse dans votre main au moment de votre première visite, et qui s'intitule joliment *Guide du visiteur*. Pourtant, la bâtisse n'a pas grand chose d'affriolant : c'est tout carré, en briques jaunes soulignées d'un discret trait de vert d'un effet plus contrastant qu'heureux. Bref, rien à voir avec les pyramides de Guizeh ni Machu Picchu, même par jour de pluie.

On me fait choisir ma semaine de vacances. Considérant que l'hiver a été trop ensoleillé et fort peu tempestueux, et calculant – on vit ou on ne vit pas au temps de l'informatique – que le mois de mars sera fâcheux, je décide de voir arriver d'un intérieur douillet les vents déchaînés contre ces cocktails neige et pluie si divertissants lorsque l'on n'est pas au volant d'un quelconque véhicule. Mes prévisions étaient justes : ce fut « la » tempête de l'hiver ; seules victimes, les professeurs : c'était la semaine de lecture dans les universités.

M^me^ Françoise Tétu de Labsade est professeure titulaire à la Faculté des lettres, département des littératures, Université Laval, à Québec.

Par un beau dimanche ensoleillé, armée de suffisamment de livres pour faire un *remake* de « Farenheit 451 », je m'adresse à un jeune homme affable et barbu (le sexisme disparaît donc de notre société !) en lui demandant si j'ai bien ma chambre donnant sur les Laurentides. J'attends un instant le bagagiste, à peine interrogateur quand il voit la pile de bouquins. Lui aussi est en blanc, mais sa chemise, délicatement rose, fait très « Club Med » ; pas moyen de le confondre avec un Gentil Membre ; il fait G.O. à coup sûr.

Là, tout à coup, dans le coucher de soleil qui n'en finit pas de mordorer le vert de mes rideaux (et les chaises en cuirette beige, piètement et dossier vert anglais), il se passe quelque chose qui ressemble à un branle-bas de combat : une succession d'hommes en blanc, de femmes en blanc, de feuilles en blanc, de questionnaires en blanc. Je me demande un instant s'ils savent pourquoi je suis là. En fait, si l'on vous fait répéter 10 fois la même chose, c'est surtout pour voir si vous êtes parfaitement sain d'esprit. Ne pas oublier la raseuse de service qui encadre le champ opératoire, parfaitement glabre d'ailleurs, de quatre coups de lame plus fantaisistes qu'indolores. Il est des instruments, comme des livres, à ne pas mettre entre toutes les mains.

Il y eut un soir tout piqué des lumières de la ville, il y eut un petit matin où la douche s'améliora d'un incomparable frisson de liberté. Je ne me souviens pas d'y avoir chantonné de plaisir, trop attentive à ce total bien-être.

On me prie de me déguiser : entrée en scène à neuf heures.

En route pour le bloc : là, changement de décor, plus du tout de jaune ; tout est vert, le drap bouillant pour garder le patient au chaud avant consommation, les murs, les habits des pantins qui s'agitent, et même les yeux de l'anesthésiste. Seul, le chirurgien vire au violet quand, pour vérifier si je suis bien celle que vous croyez, il soulève le drap vert : au lieu des réglementaires bas tubulaires désespérément blancs, dont l'un aurait parfaitement convenu à un joueur de hockey avec jambières, j'avais opté pour des chaussettes à doigts de pied multicolores. Je comptais beaucoup garder mon équilibre intérieur par la contemplation de mes orteils d'arlequin. Au milieu de tout ce vert, qu'elles étaient belles mes « farceuses » bariolées !

Tout le monde est très poli : on m'appelle Madame chose par-ci, Madame chose par-là. On ne risque vraiment pas de faire erreur sur la personne. On omet simplement de me présenter les autres joueurs : il est vrai que je n'aurai qu'à faire le mort. On me branche sur des moniteurs (toujours le Club Med), on commence à intuber tout ce qui peut l'être, on s'affaire de plus en plus près avec de plus en plus d'autocollants. On compte et on recompte les instruments. Le chef d'orchestre arrive, et d'un coup de baguette m'expédie dans le nirvana transcendantal…

Salle de réveil : deux gardes échangent leurs recettes d'œufs au sirop, interrompant à tout moment leur partie

FMOQ - Formation continue
La psychiatrie
14 et 15 décembre 2000, Hôtel Reine-Élizabeth, Montréal
Renseignements : (514) 878-1911 ou 1 800 361-8499

de sucre de la veille pour crier dans l'oreille de l'intéressée : « Ça y est, Madame chose, vous avez été opérée. » L'horrible mobilité des chariots jointe aux évocations culinaires font basculer tout mon univers dans l'impossible désir d'être dans un lit qui ne bouge plus, seule avec ces tuyaux bigarrés qui me relient au reste du monde. Dernier machiavélisme d'une des charmantes qui me demandait pour la dixième fois de bien vouloir me réveiller : « C'est quoi déjà, votre numéro de chambre, Madame chose ? »

428 : calme, silence, solitude enfin ; les chromes qu'on agrippe, le visage attendu qu'on entrevoit ; la soie d'une main lisse ; l'interminable attente. 428, charme secret des chiffres ; les trois fenêtres posent sur les Laurentides l'œil clair des gens heureux. La ville, sinistre aujourd'hui sous la rafale de pluie, transfigurée demain de givre rose qui danse au soleil du petit matin ; ma ville, précieusement illuminée toutes les nuits, veille joyeusement sur un corps qui se plaint doucement. Miracle de la tempête hivernale vécue de l'intérieur ; enclose en moi, la certitude d'avoir gagné.

Le nouvel hôpital, est-ce le bleu des draps qui marquent le début de la période de convalescence, un bleu si doux qu'on n'en pourra jamais sortir ? Ce n'est sûrement pas le nouvel horaire : le déjeuner arrive vers 8 h 30 ; moi qui rêve tous les jours vers 6 h d'un lutin qui m'apporterait avec le premier rayon de soleil une tasse de thé bouillant, j'avais gardé un souvenir idyllique d'un précédent séjour : à la nuit noire on apportait en même temps le thermomètre, la communion, et la tasse de thé. Maintenant, celle-ci arrive à l'heure de ma première sieste, et je garde l'impression qu'on m'a subtilisé les deux plus belles heures de la journée.

Si vous êtes, comme moi, un amateur de solitude, je vais vous donner deux tuyaux (c'est bien le lieu, croyez-moi !) pour obtenir que votre porte soit fermée sur les bruits de chariots, de sonnettes et autres cataractes de couloir : vous vous munissez d'une tuque, d'un bon chandail, et vous ouvrez votre fenêtre : l'air devient salubre, la température de votre chambre tombe nettement au-dessus du point de congélation. Médecins et infirmières restent le moins longtemps possible et, en repartant, referment presque toujours la porte sur leur univers surchauffé. L'autre technique est infiniment moins sûre : apportez un poste de radio, et augmentez-en la puissance sonore jusqu'à ce que quelqu'un du couloir s'avise qu'il est insupportable d'entendre *Le Chevalier à la rose* à 9 h du matin, sur fond de canules et de seringues, avec dans le nez une irrésistible odeur d'antiseptique.

J'ai compris que j'allais mieux le jour où, me promenant dans le couloir, un autre patient se mit à me chanter la pomme du fond de son fauteuil. Le lendemain, veille de ma sortie, un infirmier, jamais vu auparavant, entre sans aucun prétexte dans ma chambre : il me fait des tas de façons, cligne fort agréablement de l'œil, retape avec douceur et presque efficacité des oreillers diablement caoutchouteux, va même jusqu'à perdre trois minutes au bout de mon lit pour discuter du livre que je lis. Après sa troisième sortie, je me précipite (figure de style, bien sûr) dans la salle de bains : l'œil cerné, les traits tirés, la peau livide, non, décidément, le miroir a raison : il n'y a pas de quoi aguicher le plus démuni des mâles.

Et j'ai compris que c'était précisément ça, le nouvel hôpital : l'administration a vraiment tout prévu pour que les patients sortent de là impatients de vivre. □